

LA LEÇON DE PIANO Reynald Altéma, MD

Richard Dubé, connu sous le sobriquet affectueux Rico, âgé de sept ans, ne cessait de fredonner les mélodies qu'il aimait et avait démontré très tôt une passion pour la musique. Il étonna sa mère, Marie-André, un jour durant une visite chez une amie d'enfance, Marguerite Méritel, elle-même un prodige au piano, retournée au bercail après avoir vécu outre-mer pendant des années. Elle avait étudié cet instrument au conservatoire sous la direction d'une pianiste russe exilée en France. Elle avait amorcé une carrière prometteuse, ayant gagné maintes compétitions. Finalement, elle cessa de performer à cause des vicissitudes de ce style de vie, surtout pour les femmes noires, incluant une déception romantique. Maintenant, elle enseignait la musique et particulièrement le piano. Rico s'installa devant le clavier du piano de Marguerite et joua une interprétation d'une chanson populaire de manière cadencée, une vraie transposition en meringue d'une valse.

« Nous avons un musicien né ! », s'exclama-t-elle. « Nous devons débiter les leçons au plus vite que possible », ajouta-t-elle. Elle fixa ses yeux sur la posture de Rico, sur la position de ses mains, sa dextérité, tous ces détails qu'elle avait appris au conservatoire de musique. À cheval sur les principes, pour sûr, elle rêvait de trouver un talent brut et de le transformer en cousu main. Sans l'avouer, elle nourrissait l'espoir de former un prodige qui demain pourrait dire que « J'avais étudié avec la professeure Marguerite Méritel ». Ce genre de compliment servirait de baume pour l'ego ; ce genre d'espoir résidait à fleur de peau universellement chez tous les instructeurs ou enseignants. Cette fierté professionnelle ressentie jumelait la satisfaction des applaudissements chauds reçus après une belle performance. Entre-temps elle s'enorgueillissait de former des jeunes de talent moyen en véritable pianiste.

La mère de Rico hésita avant d'accepter l'offre, car elle ne possédait pas les moyens financiers pour se procurer un piano. Le coût de transport ajouterait une autre considération. Elles habitaient à quelques kilomètres l'une de l'autre, Marguerite dans la grande maison paternelle, de style gingerbread, dans un quartier huppé. Marie-André occupait une maison modeste avec sa famille.

— Je vais y penser et je te donnerai une réponse. Marie-André avait mis la main sur l'épaule de son amie en disant ceci.

— Tu n'as pas à t'inquiéter, ce sera gratis. Je raffole d'enseigner les jeunes talents. Je le considère comme le filleul que tu ne m'as pas donné. Marguerite secouait l'index de la main droite et appuyait la main gauche sur sa hanche. Marie-André savait bien que cette posture signifiait une détermination et le sujet de filleul revenait à la surface comme un hameçon.

Ce sujet délicat servirait de point final pour une décision de la perspective de Marie-André. Les deux amies avaient fréquenté les mêmes écoles et se ressemblaient assez avec la même petite taille pour être confondues pour sœurs. Marie-André excellait en mathématiques tandis que Marguerite se passionnait de la musique. Déjà en adolescence elles avaient une entente tacite pour baptiser le premier-né de l'une l'autre. Donc Marguerite, qui aimait beaucoup les enfants, avait toujours convoité le plaisir d'emmener Rico aux fonts baptismaux. Sur ce sujet, Marie-André s'était résignée à accepter les remontrances de Marguerite. La vérité est que Marguerite vivait à l'étranger à l'époque de la naissance de Rico « comme pianiste professionnelle donnant des concerts de part et d'autre ». Les langues déliées ont toujours dit que par-dessus le marché, « qu'elle était en proie à un coup de foudre et n'oserait se séparer de son fringant amant ». Marie-André savait que refuser une telle invitation spontanée de leçons de piano au minimum serait impoli.

— Tu es toujours généreuse. Je dois certainement en parler à mon mari et on fera les arrangements. Un choix, elle n'en avait pas. Marguerite ne lui pardonnerait pas une deuxième lèse-majesté. « Faire les arrangements », un euphémisme pour trouver la formule pour absorber une nouvelle dépense. Marie-André gagnait sa vie comme enseignante avec une rémunération modeste. Elle donnait des leçons privées pour suppléer son revenu. Son mari, un employé public, recevait son salaire par à-coups. Le budget familial frôlait les vaches maigres. Envverrait-elle Rico par taxi seul ou accompagné, compte tenu des frais de transport pour une ou deux personnes ? Elle en discuta à son mari qui fut surpris et flatté de l'offre. « Je vais en parler à un ami qui a sa voiture et je vais lui proposer un abonnement pour un prix fixe pour vous deux. Ainsi on pourra coller les deux bouts. », suggéra-t-il, ému. Une fois que cette négociation fût conclue, Marie-André accepta l'invitation formellement. La question d'accès au piano resta suspendue, sans réponse et viendra peut-être un de ces jours, « grâce à Dieu ». Le jour de la première session, sa mère tint à lui passer des mots d'ordre précis :

— Tu devras écouter ce qu'elle te dit. Elle a beaucoup de talent et plusieurs familles envoient leurs enfants pour des leçons. Donc nous sommes chanceux. D'ailleurs, elle te considère comme son filleul. Tu dois l'appeler « marraine ». Tu m'entends ? Il ne faut pas l'oublier. Surtout pas de mauvaise conduite. Ce serait honteux. Est-ce que tu le promets ?

— Oui maman.

Rico répondit avec la tête baissée, le cœur un peu gros. Il préférerait jouer au football avec ses amis que d'aller prendre une leçon de piano. Il arriva dix minutes plus tôt que prévu et trouva Marguerite jouant « Gaspard de la Nuit » de Ravel, une partition musicale assez difficile à exécuter. Marie-André avait apporté une confiture de chadèque (pamplemousse), dont Marguerite raffolait. Rico l'écouta avec attention et y prit plaisir. Presque en transe pendant la performance, Marguerite ne réagit pas à la présence de Rico. Ils durent attendre jusqu'à la fin et alors sa mère intervint :

— Voici ton filleul qui sera trop content de devenir ton élève et je t'apporte ton dessert favori.

Les deux amis s'embrassèrent vivement. Marguerite en effet était très friande de sucreries tandis que Marie-André qui prenait plaisir à cuisiner était un cordon bleu et une excellente pâtissière. Sa nouvelle corpulence pouvait en témoigner.

— Aujourd'hui nous allons parler des principes fondamentaux, la posture, la position des mains et les notes. La musique est un art qui demande de l'assiduité pour sa maîtrise.

En guise de réponse, une fois assis sur la chaise du piano, Rico répéta sur le clavier une partie de ce qu'il entendit Marguerite jouer, sans le solfège. Ne pas utiliser le solfège est l'un des péchés mortels à ne pas commettre dans le lexique de Marguerite. En même temps, reproduire en partie « Gaspard de la Nuit » mérite du respect. Marguerite sut à l'instant même qu'elle avait affaire à un cas spécial, une pépite fragile comme du cristal, un talent telle une cheville carrée qui ne rentre pas dans un trou rond.

Marguerite dut faire marche arrière et se rappeler qu'initialement elle luttait bec et ongles contre les leçons. La situation était inversée ; maintenant, elle représentait l'ordre établi. L'élève était un être très cher et ensuite l'orgueil mêlé avec la hantise de l'échec prit le dessus et Marguerite jeta son dévolu sur la solution non orthodoxe de poursuivre le chemin moins battu pour résoudre ce problème.

— Rico, pourquoi ne joues-tu pas pour ta marraine ce que tu veux ?

Rico était au septième ciel. Ses doigts, petits, mais lestes, s'élançaient comme des missiles contre le clavier et ses mains, telles deux sœurs fiévreuses et surexcitées sinon ivres débordant

d'énergie, armées de muscles puissants bien déployés, tantôt bougeaient en tandem, se croisaient, ou changeaient d'une position à une autre. Les mains parfois caressaient les touches du piano comme une mère berçant son bébé. Ces gestes se faisaient, hormis les principes de la technique pour jouer avec efficacité. Marguerite l'observa et après un temps elle s'assit à côté de Rico pour un duo. Marguerite conclut que Rico était doté d'une oreille absolue et d'un sens inouï du rythme, mais qu'il lui manquait tous les principes. Le truc serait de les lui faire apprendre volontairement. En jouant avec lui, elle démontra les principes sans les mentionner.

— Veux-tu continuer et apprendre toutes les nuances du jeu du piano ?

— Je me suis amusé en jouant avec toi. Oui je veux continuer.

— Alors Marie-André tu viens avec lui chaque samedi après-midi, tu feras la cuisson d'un bouillon de viande de bœuf tandis que lui et moi nous nous rigolons en jouant du piano.

Marie-André accompagna Rico pendant une année et ensuite il venait seul. Sa mère devait donner des leçons et elle ne pouvait se permettre le luxe de rater cette source de revenus. Marie-André assez souvent envoyait des confiseries à Marguerite par Rico.

Marguerite conquiert le premier pas, mais elle savait que le trajet serait long et difficile. Chaque étape fut un défi. Apprendre le langage de la musique, le solfège, se solda en un casse-tête. « Apprendre ces symboles est ennuyeux, et même une perte de temps. Je peux jouer les notes de mémoire. Pourquoi gaspiller mon temps ? » Cette attitude de têtard comme l'âne demanda beaucoup de finesse pour la changer. « Apprendre à lire et écrire en classe nous offre tous les avantages du monde pour l'épanouissement individuel. Je te croyais très intelligent, mais si tu n'es pas capable d'acquiescer cette compétence d'apprendre à lire et écrire le langage musical, je ne vais pas te forcer. Je l'enseignerai aux élèves intelligents ». Marguerite trouva ce qui pouvait piquer l'orgueil de Rico : mettre en doute son habileté à relever un défi. Une fois blessé dans son amour-propre, il apprit le solfège aisément.

Une leçon de piano avec Rico équivalait à une aventure dans une forêt remplie de surprises à découvrir. Chaque session était unique et Marguerite réalisa dès le début qu'il fallait s'attendre à l'imprévisible et trouver une piste spontanée non pour enrayer la créativité de Rico, mais pour l'encadrer, la stimuler en vue d'une éclosion artistique digne de son talent. Chaque session ressemblait à un jeu d'échecs où Marguerite devait subtilement terminer en disant « échec et mat » par tous les moyens nécessaires. Du début jusqu'à la fin, rien ne se passerait comme avec les autres élèves, car Rico possédait tous les outils : le don de la composition, une boussole innée pour l'interprétation et principalement l'habileté à apprendre les ficelles du métier. L'interprétation était sa préférence, et les pièces musicales sélectionnées dépendaient de son humeur, qui elle-même imitait la météo. Lorsque maussade il choisirait un thème sombre, par exemple il jouerait « Prélude à l'après-midi d'un faune » de Debussy, tandis que ravi, « Alla Turca » de Mozart serait le choix. Marguerite pouvait déduire son humeur basée sur son choix initial. Alors Marguerite le laisserait jouer et jouer à son tour ou solo ou plus probablement en duo et faire un impromptu d'enseignement basé sur cette sélection. Exigeant oui, on devrait classer Rico en tant que tel, mais aussi punchy en revanche, car il mettait Marguerite en position de donner le meilleur d'elle-même. Plusieurs fois elle avait en face un compétiteur !

Assez souvent, suivre le solfège en toute fidélité devenait un autre obstacle. Rico voulait faire à sa tête. Parfois, il choisissait forte sur piano, staccato sur tenuto. « Tu ne pourras pas aller chez toi qu'après avoir joué la pièce comme écrite dans le solfège. », ou « Pas de nourriture à moins que tu fasses ce que j'ai dit ! » La marraine cajolait quand il le fallait, mais n'hésiterait pas à réagir de façon intransigeante si nécessaire. Les leçons de piano chez Marguerite avaient évolué

en une activité familiale, accompagnée à la fin par un repas, car Rico et elle partageaient une fringale outre mesure pour notre cuisine. Marguerite traitait son filleul comme un fils.

Au fait, comme apprenti préféré, il avait le droit à un menu à la carte où il pouvait choisir le répertoire. Marguerite anticipait les sessions avec Rico, avec trépidation, joie et sans oublier un peu d'angoisse puisqu'il pouvait provoquer toutes ces réactions. Une session avec Rico ne générerait jamais le cafard, car sa musicalité pulsait, dissipait à travers les pores, et soufflait une brise contagieuse. Il serait le premier à questionner une méthode, une convention et toujours prêt à offrir une alternative, en la nommant à brûle-pourpoint avec du flair ou de la vantardise, « la méthode Rico », laissant Marguerite soit coite ou amusée, mais toujours surprise par son raisonnement futé.

Sans nul doute, Marguerite n'avait pas rencontré un meilleur instrumentiste à ses heures. Elle n'avait surtout pas rencontré un disciple capable de l'antagoniser autant que Rico. Il pouvait apprendre si facilement, qu'il abhorrait l'uniformité ou la conformité. Fort souvent, il voulait improviser, un choix aisément disponible et louable dans le style jazz, contrairement au style classique. « Rico, tu ne peux pas mélanger les deux styles. Si tu veux jouer uniquement le jazz, tu peux le faire, cependant tu dois jouer une pièce classique telle qu'écrite, sans déviation ».

Marguerite avait beaucoup de mal à convaincre Rico de développer l'habitude à se servir du solfège comme guide automatiquement. À l'occasion de concerts en plein air qu'elle offrait dans sa grande cour, la saison de Noël et les fêtes de Pâques, garnie d'ilangs-ilangs, de jasmins et d'autres plantes aromatiques, Rico serait l'étoile. Dans un tel forum, un Rico domptant un clavier devant une assemblée avec un répertoire de sélections difficiles à interpréter valait son pesant d'or. « La Campanella » de Liszt, « Hammerklavier » de Beethoven, « Trois mouvements de Petrouchka » de Stravinsky et surtout « Gaspard de la Nuit » de Ravel (sa prédilection), pour ne citer que celles-ci cristallisaient un virtuose en pleine floraison dans une prestation hors pair. Il symbolisait le « cousu main » dont rêvait professeure Méritel. Ceci était spécialement remarquable que Rico n'avait pas toujours accès à son propre instrument. Rico considérait la musique comme un violon d'Ingres, mais n'aspirait point à en faire une profession malgré les encouragements de sa marraine. Comme sa mère, il avait une aptitude pour les mathématiques. Elle émigra au Canada quand Rico atteint l'âge de quatorze ans. À part le football, le piano devait faire face à la rude concurrence des jeunes filles pour capter l'intérêt de Rico. Il n'est pas difficile de deviner qui gagna ce bras de fer.

À l'âge de seize ans, Rico rejoignit ses parents en Amérique du Nord. « J'en ai marre des leçons de musique. » Il fit cette déclaration à sa maman. « Je veux me concentrer sur l'étude des mathématiques ». Ainsi prit fin sa relation aigre-douce avec l'étude du piano, mais non sa passion pour jouer l'instrument à sa guise et de son plein gré.